

STRATÉGIE NATIONALE ET STRATÉGIE DE CLASSE

Toukhatchevski

Introduction

Deux opinions. Camarades, le titre de ce rapport indique déjà l'existence de deux opinions qui se sont définitivement formées dans notre armée. L'une est que les conditions d'une guerre civile donnent naissance à certaines formes stratégiques qui doivent être justifiées. L'autre, qui s'oppose à la première, est que les lois de la stratégie sont immuables, et donc dans notre guerre civile nous n'avons rien de nouveau, que si nous sommes guidés par les lois qui nous ont guidés auparavant, alors les actions seront absolument correctes et ne mèneront pas à des erreurs.

Critiques de notre guerre. Si l'on regarde les différentes opinions exprimées par les experts militaires dès le tout début de la guerre civile, on verra que ces opinions ont connu plusieurs phases dans leur développement.

Durant la première période d'activité de l'Armée rouge, alors que cette dernière n'avait pas encore pris la forme d'une armée régulière forte comme aujourd'hui, beaucoup exprimaient l'opinion qu'il ne s'agissait que d'une guerre de guérilla, menée sans aucun système et à laquelle il était difficile d'en donner un autre. Je me souviens au printemps dernier, l'un de nos éminents chefs militaires, un ancien officier de l'état-major général, disant à propos de l'ancien corps des officiers : « Nous ne sommes pas capables de mener votre guerre. Nous sommes prêts à mener une guerre européenne, à diriger des armées de masse, mais nous ne sommes pas adaptés à la guerre que vous menez, par exemple, en Ukraine. »

Mais peu à peu, notre armée s'est améliorée, sa force a progressivement augmenté, et ses actions ont abouti à des actions sur un front continu. Ce changement extérieur a suscité chez beaucoup l'opinion que la conduite correcte et légitime de cette guerre sur un large front continu ressemble à la conduite de la guerre par des armées impérialistes de masse. Il fut immédiatement déclaré que les lois de la stratégie étaient éternelles et qu'il n'y avait rien de nouveau dans notre guerre.

Nouveauté dans la guerre civile. Sans nier les fondements éternels de la stratégie, au contraire, en analysant l'essence de la guerre civile, nous, guidés par ces vérités éternelles, souhaitons souligner ces nouvelles données sur la stratégie de la guerre civile que nous n'avons pas encore eu à prendre en compte. Ce n'est pas surprenant. Pour la première fois, nous avons rencontré une guerre civile à grande échelle, et donc, c'est tout à fait compréhensible, ce n'est que par l'expérience que nous pouvons connaître et étayer théoriquement les formes apparues à la suite de la lutte entre classes et non d'État contre État.

Ces derniers ont des frontières très définies entre eux et peuvent donc préparer à l'avance un plan pour la guerre à venir. Dès l'annonce de la mobilisation, les unités régulières sont transférées sur le théâtre d'opérations, où elles effectuent des déploiements stratégiques. Cette première partie de la guerre, avant l'affrontement des deux armées, se déroule selon un plan bien calculé. Dans la guerre civile, on observe des conditions différentes. Ici, la lutte armée se mène entre deux classes. Ces deux classes ne sont séparées l'une de l'autre par aucune frontière. Quand un soulèvement éclate, quand la classe asservie prend le pouvoir en main et commence à créer sa propre armée, alors la guerre civile éclate. Il est impossible de prévoir où ce soulèvement aura lieu, et en général, tout le déroulement des événements est

soumis à l'improvisation, et non à un plan prémedité. Il existe de nombreuses autres caractéristiques dans la conduite d'une guerre civile.

Nouveaux chapitres de stratégie. Explorer ces caractéristiques est notre tâche. L'ancienne stratégie n'a pas disparu, n'est pas quelque chose de nécessaire pour nous, mais elle n'a tout simplement pas quelques chapitres supplémentaires sur la guerre civile dont elle a besoin. Écrire ces chapitres est la tâche du moment.

Causes de la guerre. La guerre a toujours des raisons économiques. Les pays capitalistes mènent des guerres pour acquérir des marchés ou des ressources naturelles. La guerre civile est menée par la classe opprimée contre la classe exploiteuse afin de mettre fin à l'exploitation de son travail.

Stratégie et politique. Dans une guerre civile, comme dans une guerre nationale, le but de la guerre est déterminé par la politique. Cependant, rien ne laisse penser qu'en cas de guerre civile, contrairement à une guerre nationale, la politique soit autorisée à interférer dans la réalisation de l'objectif fixé. Les propositions exprimées par certains concernant le droit d'intervention politique dans la stratégie en temps de guerre civile doivent être rejetées comme une déviation non prouvée des fondements généraux. La stratégie, comme toujours, est étroitement liée à la politique, mais cet entrelacement n'est pas nouveau.

Situation économique des partis. Une guerre civile déchire l'État en deux, voire parfois plusieurs îles de dictature de classe. Il est tout à fait compréhensible que l'appareil économique de cet État, déjà ébranlé par la révolution, soit déchiré et se détériore complètement. C'est la raison de la baisse de la technologie militaire caractéristique des guerres civiles.

Guerre

Le plan de la guerre nationale. En temps de paix, il existait des données très précises sur chaque État concernant : a) les frontières, b) les forces et les moyens, c) les théâtres de conflits probables, d) les données géographiques, statistiques et autres.

Sur la base de ces données, un plan de guerre est élaboré pour tous les cas possibles, pour toutes les combinaisons. Le plan de guerre contient toutes les considérations relatives à la création d'une armée, à la préparation du théâtre d'opérations militaires du point de vue de l'ingénierie, à la mobilisation, au transport des troupes, au choix d'une direction décisive, à la préparation de la base opérationnelle et au déploiement stratégique.

Il faut de nombreuses années pour préparer toutes ces mesures.

Le plan de la guerre civile. La guerre civile de notre époque et dans les pays civilisés surgit avec l'apparition de la dictature du prolétariat quelque part, accompagnée d'un soulèvement prolétarien. Le prolétariat forme précipitamment une armée. Les forces armées de la bourgeoisie déclenchent une guerre civile contre eux. Même si le prolétariat parvient à s'emparer de tout le pays, la contre-révolution ne manquera pas de susciter une insurrection ici ou là, formera précipitamment une armée pour elle-même, et alors le prolétariat sera à nouveau contraint de mener la guerre civile.

Il est tout à fait compréhensible que personne ne puisse prévoir à l'avance où le soulèvement éclatera, quelle sera la corrélation des forces et des moyens des deux futurs ennemis. Par exemple, nous ne pouvions pas prévoir le soulèvement des Tchécoslovaques. Nous ne pouvions pas prévoir qu'après s'être révoltés à Penza, ils avanceraient jusqu'à Samara, qu'ils y créeraient une « assemblée constituante », qu'ils iraient plus loin en Sibérie et provoqueraient un soulèvement à Tcheliabinsk. Nous n'aurions pas pu prévoir que ces deux centres contre-révolutionnaires s'uniraient ensuite et que ces États constitutifs seraient finalement transformés en l'empire de Koltchak, qui s'étendrait du Grand Océan à la Volga.

D'après ce qui a été dit, il est clair que le plan d'une guerre civile ne peut être élaboré avant le début de cette guerre. Tout ce que la dictature de la bourgeoisie ou du prolétariat peut prévoir à cet égard, c'est qu'une armée sera nécessaire pour défendre les intérêts de classe, et que plus elle est grande, mieux c'est. On peut ajouter que les principales formations de ces armées doivent être concentrées là où se trouve le centre politique et économique de l'État, car en cas de guerre contre une classe ennemie, ces centres approvisionneront leur armée.

Un plan plus détaillé de la guerre civile ne peut pas être élaboré.

C'est la première différence, extrêmement importante, entre la stratégie de classe et la stratégie nationale

À cela nous pouvons ajouter que l'armée des insurgés, à la fois révolutionnaire et contre-révolutionnaire, sera assemblée à la hâte, c'est-à-dire le produit de l'improvisation.

Le plan même de la guerre civile est également improvisé et, à cet égard, a une affinité avec le plan d'opération.

Voyons maintenant quels plans les belligérants ont eu depuis le début de la guerre civile.

Le plan du suppresseur de la rébellion, plus prêt à la guerre, doit être rapidement offensif. Sa tâche principale est d'occuper la région rebelle avant qu'une armée hostile ne s'y forme.

Quelle sera la nature de l'opération ? Au début, les insurgés n'ont pas d'armée capable de résister sérieusement. Par conséquent, avec la rapidité de l'action, il n'y aura pas de résistance armée sérieuse et organisée. Pendant cette période, la ligne opérationnelle sera dirigée vers le centre vital de la région rebelle, et non vers la main-d'œuvre, car il n'existe pas encore de force de ce type.

Si le temps est perdu et que l'armée du rebelle arrive à temps pour s'organiser, alors il faudra compter avec son armée, et en même temps, l'objet des actions du répresseur du soulèvement ne sera plus le territoire, mais la main-d'œuvre de l'ennemi. Ce sera le début d'une guerre civile de campagne.

Le plan du rebelle sera d'abord défensif, évitant de grands affrontements avec l'ennemi. Parallèlement, l'activité des petits détachements doit être développée à l'extrême, rendant difficile la concentration, la reconnaissance et l'attaque de l'ennemi. Les forces principales seront situées dans les approches du centre vital.

Dès que le rebelle amène son armée à une forme plus ou moins réelle, il passe immédiatement à une offensive décisive. Il doit se rappeler que les plus faibles doivent être les plus courageux. Il doit se rappeler que la perte de territoire signifie aussi la destruction de l'armée que ce territoire doit créer. Même avec le déclenchement d'un soulèvement, il est extrêmement difficile de prévoir le cours des événements à venir, tant la situation est changeante et instable pendant la guerre civile. Il est extrêmement difficile de prévoir les dimensions que prendra la guerre. Il est extrêmement difficile de calculer les fonds nécessaires au recrutement et à l'approvisionnement. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il faut compter sur l'effort total de toutes les forces et moyens de sa région, de son État, et préparer pour cela l'appareil militaire-administratif approprié.

Préparation à une guerre nationale. La préparation de la guerre nationale, qui consiste en la mise en œuvre du plan de guerre, se poursuit pendant de nombreuses années, voire des décennies. En général, la guerre ne prend personne par surprise. Tout était prêt, tout était calculé : l'armée, la marine, et tous les moyens de faire la guerre.

Préparation à une guerre civile. Nous ne voyons rien de tel dans la préparation d'une guerre civile. Comme déjà mentionné, le plan de guerre civile avant son éclatement ne peut contenir que des considérations pour la création d'une armée de classe. Il ne peut y avoir aucune préparation technique préalable pour le théâtre de la guerre. Un rebelle ne peut pas

avoir une armée préparée à l'avance. La préparation à une guerre civile au sens complet du terme ne commence qu'avec le déclenchement même de la guerre.

La classe rebelle commence à former une armée. Le répresseur de l'insurrection tentera de donner à son armée son caractère de classe.

La classe insurrectionnelle, lors de la première période de la formation de l'armée, recourra au système *de recrutement de volontaires*. Progressivement, après avoir renforcé son appareil dictatorial, elle déclare le service militaire obligatoire pour sa classe. L'ensemble de son système de lutte prendra la forme *d'une classe armée*.

La proposition exprimée ici s'applique surtout au prolétariat insurgé. La contre-révolution rebelle, c'est-à-dire la bourgeoisie, proclame généralement immédiatement l'idée d'une armée populaire, qualifiant tout le système *de peuple armé*. Après avoir recruté des volontaires, la bourgeoisie passe généralement au service militaire universel.

Le prolétariat, ayant finalement consolidé sa dictature, commence également à attirer des éléments hostiles au service militaire, les forçant à servir dans son propre intérêt. Par exemple, nous avons des koulaks impliqués dans le service militaire pour des postes arrière. De plus, dès le tout début de la formation de l'armée, le prolétariat recrute les spécialistes militaires de l'ancienne armée, d'abord en recrutant des volontaires, puis par le service obligatoire.

Les insurgés sont confrontés à la tâche difficile de former une nouvelle armée, de la préparer, de la recruter et de la ravitailler. Cette tâche est extrêmement difficile, et à mesure que la guerre progresse, elle devient de plus en plus compliquée, il est nécessaire de produire de plus en plus de formations, et une échelle de recrutement et d'approvisionnement de plus en plus grande est nécessaire.

Endoctrinement politique et agitation. La bourgeoisie ne peut pas permettre à son «armée populaire» de participer à la vie politique de l'État bourgeois. Au contraire, le prolétariat durant sa dictature, en étranglant la bourgeoisie et en enrôlant son armée de classes dans la participation politique à ce travail comme principal instrument de cette strangulation, renforce ainsi l'instrument lui-même.

Dans l'armée prolétarienne de classe, un travail politique intensifié et une agitation sont menés. Ce travail est d'une importance capitale dans l'activité de combat des troupes. Cette question, en raison de son ampleur, nécessite des recherches particulières.

Le début de la guerre nationale. Avec l'interruption des relations diplomatiques, une guerre nationale éclate. À partir de ce moment, la mobilisation est annoncée, les cadres disponibles en temps de paix sont réapprovisionnés en force de combat, et les troupes sont transférées vers la zone prévue pour un déploiement stratégique. Tout cela se passe selon un plan strictement calculé. Quelques jours après la déclaration de guerre, les premiers affrontements ont lieu entre deux armées pleinement opérationnelles équipées des technologies les plus récentes, et la première opération débute.

Le début de la guerre civile. La guerre civile ne commence pas aussi facilement. Le rebelle commence tout juste à créer son armée. Le répresseur du soulèvement, même s'il dispose d'une armée, n'est toujours pas prêt à déclencher les hostilités. Le soulèvement est inattendu pour lui. Le transport de l'armée n'est pas calculé pour lui, et il se peut bien que le lieu géographique même du soulèvement rend ce transport extrêmement difficile. Le déploiement stratégique de l'armée en termes d'ingénierie n'est pas préparé. Le déploiement de l'armée peut être soumis à des raids de partisans et de détachements volants du rebelle.

Examinons plus en détail la première période de la guerre civile pendant l'insurrection.

Centres vitaux. Une insurrection a généralement lieu dans un centre majeur de production ou de pouvoir politique. Ce centre devint rapidement l'âme du soulèvement général. Les soulèvements des centres voisins s'y accrochent, et ainsi le soulèvement englobe toute la région.

L'insurrection elle-même est menée par la force armée. Dès que le pouvoir est pris, cette force armée commence à former une armée régulière. Ce travail de constitution d'armée, même si cela suit un plan bien réfléchi, rencontre de grandes difficultés. Il est nécessaire de réprimer les ennemis internes, qui ne sont pas encore soumis à la dictature de la classe insurgée, il est nécessaire de repousser l'attaque de sections individuelles du répresseur de l'insurrection. À cette fin, il est nécessaire de démanteler les parties qui sont en train de se former. Cette désintégration de l'armée, caractéristique des insurgés, entrave grandement la formation de l'armée et impose des tâches extrêmement difficiles au commandement militaire. Si l'on regarde la première période de la création de l'Armée rouge, on verra que cette désintégration a été d'une ampleur énorme.

En plus de la formation de l'armée, à la frontière de la région insurgée, de petits détachements se sont formés des deux côtés, non unis par le commandement, mais unis par une idée commune, qui s'affrontent continuellement. Cette ligne de troupes surgit spontanément sur la base de la lutte des classes. À l'avenir, nous l'appellerons *la ligne des troupes de résistance locale*.

Cette ligne forme, pour ainsi dire, la frontière vivante du nouvel État formé et sert de point de départ pour les calculs de déploiement stratégique.

Au début, il existe une cohésion indissoluble entre l'armée en cours de création et le «centre vital». L'armée, créée dans les profondeurs de ce centre vital, reçoit de lui à la fois des vivres et du ravitaillement. Il est basé sur son centre vital. Par conséquent, le blocus du centre insurgé durant la première période de la guerre ne put produire de résultats décisifs.

Des centres d'étouffement. En plus des «centres vitaux» de la guerre civile, il existe aussi des «centres d'étouffement». Ce sera le cas, par exemple, pour les régions prolétariennes habitées par des éléments riches et petit-bourgeois. La région du Don, même à l'époque où elle faisait partie de notre République fédérale, restait un «centre d'étouffement» pour nous. Non seulement les classes opposées ne peuvent pas compter sur de tels centres, mais il est aussi nécessaire de mobiliser la force armée pour les maintenir dans l'obéissance. En offensive, s'il existe une zone avec un tel regroupement de classes défavorable, il est nécessaire non seulement de surmonter la résistance de l'armée ennemie, mais aussi celle de l'environnement hostile.

Déploiement stratégique. Dès que la ligne des troupes de résistance locale sera tracée, il sera possible de désigner une zone de déploiement stratégique (base opérationnelle) quelque part derrière sa couverture. Cette zone est rapidement sécurisée, et le répresseur de l'insurrection commence à y transférer ses troupes.

Le rebelle déploie son armée sur les principales approches de son centre vital.

Développement et croissance. Une guerre civile, généralement commencée à petite échelle, prend rapidement de l'ampleur d'une grande guerre féroce.

Cette situation exige une augmentation constante de la taille de l'armée, tout en même temps de l'appareil qui la dessert. Ainsi, le plan de guerre est élargi et développé. Nous avons vu le même phénomène dans de nombreuses guerres, notamment lors de la dernière guerre impérialiste.

Recrutement. Les armées des guerres nationales sont composées par leur État avec les citoyens de cet État.

Le recrutement des armées de classe pendant la guerre civile est beaucoup plus diversifié.

Les armées sont constituées :

- a) par la mobilisation au centre,
- b) par la mobilisation des classes apparentées dans les zones conquises, et
- c) par des éléments de classe liés parmi les prisonniers de guerre.

Seule la communauté d'intérêts de classe offre des opportunités extraordinairement riches pour recruter une armée dans une guerre civile. C'est une caractéristique qui distingue la guerre civile de la guerre nationale.

Communications. Un grand nombre de troupes doivent être consacrées à la fourniture et à l'entretien des communications. De nombreuses grandes marches se sont effondrées en raison de leur incapacité à faire face à ces difficultés.

Les méthodes pour assurer la communication peuvent être divisées en types suivants :

A) Opérationnel,

a) Actif, c'est-à-dire la concentration de toutes les troupes assurant la communication avec le champ de bataille. Après la victoire, la protection des communications est rétablie (Souvorov). Une telle sécurité est extrêmement rentable, mais elle ne fonctionne qu'à l'arrière peu profond.

b) Passif : ériger des barrières, installer des forteresses et des camps armés, etc. Transfert de communication vers une autre base.

c) Il est plus facile d'assurer la communication lorsqu'elle est courte. Il est donc préférable d'assurer la communication en la réduisant. Cela se fait de la manière suivante.

a) *Colonisation.* Lors des guerres nationales, la réduction des communications pouvait être réalisée en colonisant les zones conquises. La colonisation signifie la culture des zones conquises de manière à permettre de les utiliser non seulement pour l'approvisionnement, mais aussi pour la reconstitution de l'armée. Cette tâche prend très longtemps. Alexandre le Grand mit brillamment ce principe en pratique, et son arrière fut solide, et l'armée non seulement ne diminua pas, mais augmenta même au fil de l'offensive.

b) *La mise en place d'une dictature de classe.* Une guerre civile facilite grandement l'accomplissement de la même tâche. Le fait que les classes soient mélangées permet aux deux classes belliqueuses de mener rapidement leur dictature dans les zones conquises. Dans ces conditions, il est très facile d'organiser à la fois la production et la mobilisation dans ce dernier cas. Non seulement il n'est pas nécessaire de passer des années entières sur ce travail, comme il est nécessaire en colonisation, mais il n'est même pas nécessaire de passer des mois. Avec l'appareil d'administration de classe et les organes militaire-administratifs préparés à l'avance, cette tâche ne devra être accomplie que quelques semaines. Cette caractéristique de la guerre civile offre de nombreuses occasions de créativité au génie militaire.

La validité de cette thèse confirme la réalité de la guerre actuelle.

Le rapport entre le nombre et l'espace. Les considérations ci-dessus concernant l'organisation de l'arrière dans une guerre civile montrent dans quelle mesure la question du rapport entre le nombre et l'espace a été assouplie dans cette guerre. Dans les guerres nationales, d'énormes forces étaient également nécessaires pour conquérir de vastes espaces, la majeure partie étant consacrée à sécuriser l'arrière. On en voit un exemple dans la campagne de Napoléon en 1812. Pour conquérir de vastes territoires avec une petite force, il fallait perdre de nombreuses années pour coloniser les zones progressivement occupées. Un exemple de cette culture systématique de l'arrière avec une grande perte de temps est le cas lors de la campagne d'Alexandre le Grand en Asie.

Notre guerre civile rend cette tâche dix fois plus facile. Nous pouvons vraiment conquérir des territoires colossaux avec de petites armées, et de plus, en gardant toujours un arrière sécurisé. Cela est réalisé de notre côté par la consolidation rapide du pouvoir des ouvriers et des paysans dans les zones occupées. Les organes militaires et administratifs créent des formations locales issues de classes apparentées et sécurisent ainsi rapidement les territoires occupés pour nous.

Cette question d'organisation des autorités locales et des formations doit être précisément prévue et calculée par le plan offensif de l'opération ou de la campagne. Ce n'est que dans ces conditions que les avantages mentionnés ci-dessus restent avec nous.

La situation est bien pire si nous avons encore des centres à l'arrière qui «neutralisent» pour nous. Ils nécessitent un grand nombre de troupes pour maintenir ces centres en obéissance. Il faut éviter de tels arrières. La principale raison de l'effondrement de notre campagne sur le front sud au printemps de cette année fut que les forces principales du front ne furent pas déplacées là où nous aurions eu l'arrière soviétique, vital dans le bassin du Donets, mais là où nous avions un arrière « mortificateur », ce qui nécessitait l'allocation de grandes garnisons pour conserver les vastes steppes du Don. La question du rapport entre le nombre et l'espace n'a pas été prise en compte, et nos armées ont été vaincues

Opérations

Dans les guerres nationales. En guerre nationale, la largeur du front dépendait du nombre de troupes en action. L'armée de campagne ne se souciait pas du tout de couvrir toute la frontière entre les États. Il s'est concentré sur la direction décisive et estimait que la meilleure façon de sécuriser sa frontière était de détruire l'armée ennemie. Étendre l'armée avec un cordon le long de la frontière serait un acte d'illettré.

En résumé, la largeur du front de l'armée dans les guerres nationales était déterminée par le nombre de troupes et leur densité tactique maximale dans les conditions du combat moderne, c'est-à-dire que si un corps occupait un front de 5 verstes et qu'il y avait 10 corps dans l'armée, alors le front total de l'armée serait d'environ 50 verstes. Le front aurait pu s'étendre quelque peu dans l'intérêt de sécuriser l'arrière, mais la frontière de l'État, en tant que telle, n'a pas été prise en compte.

En guerre civile. Dans la guerre civile, on observe un phénomène différent. Ici, le front continu séparant la dictature d'une classe de la dictature d'une autre classe sous la forme d'une frontière a une signification particulière et indépendante. En fait, pendant la période de la guerre civile, même lorsque la dictature d'une des classes a été menée, la lutte des classes continue sans interruption. Même si elle ne prend pas de formes aiguës, elle existe toujours, et une petite étincelle suffit à faire englober l'une ou l'autre région dans la flamme de l'insurrection. En règle générale, les rebelles commencent immédiatement à former une armée qui peut devenir une véritable force de combat.

Ainsi, le territoire pendant la guerre civile acquiert une importance exceptionnelle. Sa capture, même si ce n'est que par les détachements volants ennemis, n'est pas seulement indifférente, mais peut parfois entraîner des conséquences catastrophiques. Ainsi, dans une guerre civile, les armées des deux camps doivent couvrir, séparer l'une de l'autre, tout leur territoire. Cela doit être pris en compte comme un fait, causé par les conditions réelles de la guerre. Ainsi, dans notre guerre, la largeur du front n'est pas déterminée par le nombre de troupes et leur densité tactique, mais par les particularités du recrutement et de la création d'armées de classe.

Densité tactique. Il est clair que pendant la guerre civile, la densité tactique des troupes, c'est-à-dire la largeur du front des unités, ne dépend pas des conditions des armes modernes et du combat, mais principalement de la largeur totale du front et du nombre d'unités qui l'occupent. Cette proposition prouve clairement qu'une offensive sur un large front, sous la forme d'un cordon, dans laquelle les unités ont une largeur normale pour la formation de bataille, est contraire aux principes de stratégie. Il est nécessaire, tout en sécurisant son territoire dans des directions sans importance, de créer des regroupements massifs dans la direction décisive afin d'offrir aux unités une densité de combat normale et de vaincre le cordon ennemi dans cette direction.

Dans une guerre civile, en raison de la largeur du front de ses armées et de la dévastation générale des lignes de communication, le principe de la victoire partielle joue un rôle encore plus décisif que dans les guerres nationales ou impérialistes.

En fait, si à un endroit décisif et à un moment décisif, et de manière inattendue pour l'ennemi, nous concentrons une supériorité considérable de forces sur lui, il ne pourra pas égaliser les forces à temps, pour les raisons mentionnées ci-dessus (la largeur du front et la destruction des transports).

Dans la guerre impérialiste passée, la densité tactique des troupes dans des directions décisives était généralement extrême dans la mesure du feu moderne. Dans notre guerre civile, la densité tactique est extrêmement faible et peut être condensée de plusieurs dizaines de fois. Par conséquent, pour profiter de la supériorité des forces, nous ne sommes pas contraints, comme cela a été le cas lors de la dernière guerre, d'attaquer sur de larges fronts. Au contraire, avoir toutes les occasions de créer un marteau écrasant dans une zone relativement petite, dans une direction décisive, une attaque sur un large front ne sera guère plus qu'une dispersion de forces, entraînant des échecs éternels. Ainsi, nous pouvons atteindre une supériorité écrasante des forces dans certains secteurs du front, et cela, en raison de l'incapacité de l'ennemi à égaliser les forces à temps, lui apportera une défaite inévitable.

Considérons plus en détail comment la défaite de l'ennemi, infligée par un tel regroupement de troupes dans la direction décisive, se déroulera.

Le temps nécessaire à l'ennemi pour se regrouper est très long. Le rythme de développement des opérations dans notre guerre (qui sera abordé plus tard) se distingue par une rapidité extraordinaire. Il est évident que nous conserverons notre supériorité sur l'ennemi même pendant la longue poursuite.

En plus de cet avantage, il y a aussi le fait que l'agresseur mobilise des classes apparentées dans les zones occupées. Les armées vaincues pendant la guerre civile se distinguent par le fait que les autochtones des régions perdues désertent et restent dans leurs lieux d'origine. Ainsi, au fur et à mesure de l'offensive, l'assaillant est continuellement renforcé, et la retraite est continuellement affaiblie. C'est aussi l'un des phénomènes caractéristiques de la guerre civile.

Lors des guerres nationales, celui reculant vers ses communications reçoit facilement des renforts, et l'assaillant est constamment affaibli pour sécuriser l'arrière. Dans notre guerre, l'offensive contre les centres qui sont « morts » pour nous ressemble à ces conditions d'une guerre nationale. Ils ne peuvent être atténués qu'en colonisant systématiquement les zones conquises, avec une grande perte de temps.

La supériorité des forces peut être atteinte non seulement par des transferts et des regroupements, mais aussi par une offensive concentrique, si l'ennemi ne résiste pas sérieusement jusqu'au point de concentration.

En organisant des soulèvements et des actions de guérilla à l'arrière de l'ennemi, nous pouvons aussi créer une corrélation favorable des forces.

Dans notre guerre, nous péchons constamment au sens de violer les principes qui ont été énoncés. Nous menons nos offensives sur de larges fronts en cordons interminables et faibles. Nous ne pratiquons presque pas le regroupement, nous ne créons pas de poings écrasants, et donc notre lutte au front aboutit agaçante à une sorte de cours de danse.

Pour réussir dans notre guerre, plus que jamais, nous devons être courageux, rapides ; Plus que jamais, il est nécessaire de savoir manœuvrer, et pour maîtriser conscientement ces qualités, il est nécessaire d'étudier les affaires militaires de tous les temps et de tous les peuples, il est nécessaire de pouvoir mener une analyse scientifique et critique des conditions de conduite de notre guerre.

La guerre civile, par sa nature même, exige une action offensive décisive et audacieuse. L'énergie révolutionnaire et le courage dominent tout le reste.

La défense en temps de guerre civile n'a rien du même caractère que dans les guerres nationales ou impérialistes.

Dans ces dernières, le camp le plus faible passait à la défense pour créer un poing de choc, qui décidait du sort de la bataille, conservant ainsi des forces dans les secteurs de défense passive. Ainsi, l'idée d'une bataille défensive portait en elle avant tout une manœuvre.

Quelle était la véritable signification de la défense passive dans certaines zones pour l'accumulation d'une réserve de manœuvre ? En guerre de campagne, les règlements déterminaient la largeur du front du corps à 5-6 verstes (un corps de 40 000 baïonnettes). Le même secteur pouvait être défendu passivement avec succès par 5 000 baïonnettes. Par conséquent, après être passé en défense dans certains secteurs, à chaque 5 à 6 verstes, nous obtenions un sauvetage de 34 à 35 000 baïonnettes. Ainsi, les chiffres eux-mêmes montrent à quel point l'importance de la défense du district était grande.

Quelles sont les possibilités défensives dans notre guerre civile ? Nous avons déjà mentionné que les fronts de nos armées sont extrêmement étendus. De la même manière, les unités de combat individuelles sont excessivement étirées le long du front. Sur le front de l'Est, la largeur normale de la formation de bataille d'une division de 8 000 baïonnettes sera de 45 à 60 verstes. Cela donne entre 135 et 180 baïonnettes par mile. Est-il possible d'organiser une défense frontale contre le feu avec une telle rareté de la ligne de fusil ? Bien sûr que non.

Dans l'ancienne guerre, même la garde était très dense, et pourtant personne ne comptait sur la capacité défensive de cette ligne. Avons-nous des preuves pour croire que nos troupes actuelles sont capables de se défendre plus obstinément que les anciennes ? Bien sûr que non. Nos troupes savent bien attaquer, elles ont une impulsion irrépressible en avant pendant l'offensive, mais elles ne sont pas habituées à une défense passive tenace, et avec la densité de fusils mentionnée ci-dessus, elles ne pourront pas du tout se défendre.

Il semblerait que cette question soit claire en elle-même et qu'il n'y ait pas grand-chose à en dire. Mais le fait est que nous pensons que si des positions bien fortifiées sont préparées, les troupes les défendront obstinément et, de toute façon, opposeront plus de résistance que sans ces positions. C'est la plus malheureuse idée reçue. Pour défendre les positions préparées, les troupes devaient occuper un front plus étroit, c'est-à-dire abandonner la manœuvre, et sur un front étroit, pousser toutes leurs troupes dans les tranchées. Bien sûr, ce n'est rien d'autre qu'une absurdité sauvage, et c'est pourquoi nos troupes prudentes ne s'arrêtent jamais dans les fortifications préparées à l'avance, pour lesquelles, il est vrai, elles sont très souvent tenues responsables. En quoi peut consister la défense dans notre guerre ?

Partant de la même proposition acceptée dans les guerres nationales, c'est-à-dire que la défense sans manœuvre est impossible, nous tenterons de trouver les formes qui permettent aux plus faibles ou en retraite de rassembler les poings mobiles aux points décisifs afin de vaincre l'ennemi. La défense dans une guerre nationale suppose que la défense passive des districts n'est qu'un gain de temps. Ne réussissant pas à gagner du temps en défense, nous la gagnerons en retirant des barrières faibles dans des directions sans importance. En même temps, en arrachant rapidement les forces principales de l'ennemi, nous les concentrerons dans la direction décisive et passerons à une offensive rapide afin de porter un coup décisif à l'ennemi. Ainsi, notre défense est indissociablement liée à une retraite, réfléchie et calculée à l'avance. La défense passive, du moins dans les directions principales dans des secteurs séparés, est inutile, puisque l'ennemi avance sur un large front. Cette proposition signifie-t-elle un refus de la préparation technique de l'arrière ? Loin de là. Mais cette préparation doit prendre de nouvelles formes. Qu'est-ce qui peut garantir la rapidité de la manœuvre ? De bonnes routes, et surtout – la communication. Ainsi, la préparation technique consiste à construire un large réseau télégraphique et téléphonique ainsi qu'à la correction des routes à l'arrière de l'armée. Il est logique de creuser des fortifications uniquement là où l'on peut

s'attendre à avoir au moins 500 baïonnettes par verste (selon les anciens concepts, 1000 baïonnettes), et, en plus, des réserves de district sont également nécessaires. Voici les données directrices pour la défense dans notre guerre.

Dans les guerres d'armées de masse, les principales difficultés à organiser et perfectionner la marche étaient l'accumulation de grandes masses de troupes dans de petites zones de terrain. Cette accumulation a conduit à des mouvements en colonnes de marche profondes et à toutes les difficultés qui accompagnent ce mouvement.

Dans notre guerre, comme cela a été mentionné plus d'une fois plus haut, nous avons rencontré le phénomène inverse : un petit nombre de troupes sont déployées sur une très longue longueur du front. Grâce à cela, toutes les difficultés liées à la profondeur des colonnes en marche pendant la manœuvre de marche disparaissent, mais des difficultés surviennent en fonction de la largeur de l'avant des unités.

Nous avons déjà mentionné que l'avant d'une division compte souvent 45 à 60 verstes (parfois elle s'étend jusqu'à 100 verstes). Avec une telle largeur de la formation de bataille de la division, elle aura tellement de routes que non seulement les brigades, mais aussi les régiments auront leur propre route. Parfois, même les bataillons ont des routes séparées.

D'après ce qui a été dit, il est clair que l'ordre de marche de la division est presque le même que celui de sa formation de combat. Il faut environ 15 minutes pour passer de l'un à l'autre. Si, dans notre guerre, les unités avançaient en colonnes profondes, l'ennemi les aurait encerclées et détruites avant qu'elles n'aient eu le temps de se déployer. La faible profondeur des colonnes en marche permet à nos troupes de se déplacer extrêmement facilement et rapidement sur de longues distances. Nos divisions effectuent souvent des marches de 45 à 60 verstes par jour. Pour les grands mouvements, la norme suivante, issue de l'expérience, peut être suivie : 200 verstes par semaine. À une telle vitesse, les troupes ne sont pas trop fatiguées et restent tout à fait prêtes au combat.

Mais du côté des communications, la large face des unités est extrêmement défavorable. La rapidité de mouvement aggrave encore les difficultés de communication lors de l'exécution de la manœuvre de marche.

Dans les armées de masse, l'avant-garde avancée était d'une grande importance. Cela assurait le déploiement de colonnes profondes en formation de bataille.

Dans notre guerre, la similitude de l'ordre de marche des troupes avec leur formation de bataille diminuait considérablement l'importance de l'avant-garde avancée. Très souvent, ils sont remplacés par la cavalerie et la reconnaissance à pied. En revanche, la grande largeur de l'avant des unités et la difficulté à se regrouper rapidement sur un flanc ou l'autre augmentèrent considérablement l'importance des avant-gardes latérales, ce qui assura ce regroupement.

L'avant de nos unités est si large, et les unités de combat elles-mêmes si peu nombreuses, qu'il est très souvent possible de transporter des fantassins sur des charrettes. Il existe suffisamment de moyens pour cela, et la vitesse de mouvement, surtout en hiver, augmente énormément. Cependant, il faut compter sur cela avec beaucoup de prudence, car l'ennemi, en retraite, emporte très souvent la plupart des charrettes.

Nous avons déjà mentionné que le changement de direction dans notre guerre rencontre de graves difficultés, en raison de la largeur du front des unités. En supposant un front de division de 45 à 60 verstes, on verra que le flanc extérieur de la division, lorsqu'il change de direction de 90 degrés, décrira un arc de 60 à 80 verstes (en prenant le flanc intérieur comme axe de rotation). Ainsi, même en tenant compte de la rapidité de la marche de nos unités, il faudra tout de même au mieux un jour pour changer la direction de la division, mais normalement deux jours.

Au début de notre guerre, nos troupes menaient une guerre en échelon. Elles ne fonctionnaient que le long des chemins de fer, car elles ne disposaient ni de moyens de transport ni de moyens de communication. Mais peu à peu, elles ont appris à utiliser le transport en charette, acquièrent des moyens de communication sur le terrain, et en même temps, il y eut une opportunité de manœuvrer librement et facilement. Cependant, la capacité mentionnée ci-dessus à opérer un transport en charette n'a pas encore pris de formes organisées. Examinons cette question en détail.

En raison de la dispersion extrême des formations de combat et de marche dans notre armée, à de rares exceptions près sur tous les fronts, les troupes peuvent être approvisionnées en nourriture au prix des fonds locaux. Cette même densité tactique clairsemée a une autre conséquence en termes de ravitaillement, à savoir que la bataille n'est pas aussi intense que lors des batailles des armées de masse, ce qui réduit considérablement la consommation de munitions.

En partant de ces considérations et guidés par la pratique, nous concluons que les troupes doivent seulement apporter des fournitures d'artillerie, des ingénieurs, des allocations de vêtements et des biens coloniaux. Si l'on calcule, selon les données d'approvisionnement, tous ces types de fournitures livrées, et si l'on considère qu'un chariot soulève 10 cagettes de cargaison, on verra qu'il faudra 45 à 50 charrettes par jour pour amener toutes ces fournitures nécessaires à une division (une division de 8 000 baïonnettes, 16 000 bouches).

Notre armée ne dispose pas de transport militaire permanent. Ainsi, tant qu'un tel véhicule n'est pas créé, il doit opérer le transport vivant de charrettes via la partie transport par étapes.

Sur le front de l'Est, entre la Volga et l'Oural, si l'on trace un cercle d'un rayon de 10 verstes, il s'avère en moyenne que les habitants de ce cercle peuvent déployer 150 à 200 charrettes par jour (selon l'expérience de l'unité de transport de diligence de la 5e Armée). Même si vous réduisez ce nombre de moitié par précaution, vous recevrez environ 100 cartouches par jour.

Probablement, un tel nombre de chariots est fourni sur tous les fronts. Avec un si grand nombre de transports locaux, une unité de transport d'étape bien organisée peut créer un transport puissant, largement suffisant pour alimenter nos divisions.

Les étapes sont situées toutes les 20 verstes chacune. Cinq étapes sont réunis par le commandant du bataillon de stage.

Chaque commandant de l'étape doit enregistrer tous les transports dans son district et les diviser en trois étapes. Le prochain convoi (peloton) doit toujours être prêt. Les marchandises sont transférées d'une étape à l'autre, où elles sont rechargées. Le personnel de la compagnie d'étape doit inclure le personnel de commandement de ces pelotons réguliers de transport.

Le fonctionnement du transport doit être effectué selon le système ferroviaire, et le commandant de l'étape doit être le chef ferroviaire dans sa région.

En avançant, le transport sert la cause de l'approvisionnement, le retour en arrière, la cause de l'évacuation.

En tenant compte des besoins quotidiens d'une division de 45 charrettes et du nombre de chariots envoyés quotidiennement par étape, 100, nous verrons qu'une ligne de diligence peut desservir deux divisions. En cas de manque de transport local ou de besoin d'une grande quantité de fournitures, il est nécessaire d'augmenter le nombre de routes de diligence.

Une telle organisation de transport, tant que nos armées ne sont pas grandes et n'occupent pas de larges fronts, nous délie les mains. Cette situation est même bénéfique pour nous.

Nous pouvons exprimer une proposition paradoxale à première vue : le transport n'est pas limité en durée, et par conséquent, les divisions dans notre guerre ne dépendent pas des chemins de fer.

Nous avons déjà mentionné auparavant que les opérations de notre guerre se développent rapidement. Les opérations des armées de masse se développent beaucoup plus lentement, d'abord en raison de l'accumulation d'un grand nombre de troupes dans de petits secteurs, et ensuite parce que les institutions arrière de ces armées nécessitaient beaucoup plus de travail préparatoire.

Après chaque opération, des arrêts étaient effectués pour organiser l'arrière. De plus, les troupes elles-mêmes disposaient d'un nombre beaucoup plus important de moyens techniques et, étant mieux entraînées, se battaient avec plus d'entêtement. Actuellement, il est très facile d'organiser l'arrière. Les types d'équipements les plus lourds, comme la nourriture et le fourrage, sont trouvés localement par les troupes. Tout cela conduit à un développement extrêmement rapide des opérations et au fait qu'une opération suit presque continuellement une autre.

Offensive concentrique. Il est d'usage pour nous d'abuser de ce type d'offensive à l'extrême. Il est vrai qu'une offensive concentrique peut finalement conduire à une supériorité énorme des forces sur l'ennemi au point de concentration des armées attaquantes, mais pour cela, il est tout de même nécessaire d'atteindre ce point. Par conséquent, une telle offensive ne peut être entreprise que lorsque l'ennemi est incapable d'empêcher l'atteinte du point de concentration nécessaire des forces. Ou si cette réussite n'est pas assurée sans combat, mais est néanmoins entreprise, alors la densité tactique des troupes sur tout le front de l'offensive doit être maximale.

Ce printemps, sur le front sud, nos armées attaquaient de manière concentrique, mais avaient une densité tactique minimale. C'était comme si le point de concentration était attribué aux armées à l'arrière de l'ennemi. Dénikine a très facilement démantelé toute cette sagesse complexe.

La forme concentrique de l'offensive offre de grands avantages, mais une grande habileté est requise pour son usage approprié.

Contournement. La rapidité extraordinaire de la manœuvre de marche dans notre guerre fait du contournement l'un des moyens les plus décisifs de victoire. Mais pour réussir, le contournement doit être vraiment rapide. Les contournements lents peuvent facilement être détectés par l'ennemi et mis en déroute par les forces rapidement concentrées contre lui. C'est tout à fait clair, mais néanmoins, aussi étrange et triste que cela puisse paraître, beaucoup de nos commandants n'osent pas faire des contournements décisifs et audacieux, et s'ils le font, ils font les contournements les plus dangereux, c'est-à-dire prudents et lents.

Percée. Compte tenu des formations de combat étendues dans notre guerre, la percée stratégique de ces cordons est très facile à réaliser. Néanmoins, cette forme stratégique est la moins utilisée dans notre pays, car la plupart des commandants craignent leurs flancs avant toute autre considération. Si l'on se rappelle la corrélation des forces dans la guerre civile, la signification de cette percée devient particulièrement évidente.

Réserves stratégiques. Les réserves stratégiques, dont l'utilité a toujours été douteuse, ne sont pas du tout applicables dans notre guerre. Comme déjà mentionné, les fronts des armées sont immenses. Les voies de communication sont complètement ruinées. Parallèlement, les opérations se développent avec une rapidité élevée. Tout cela rend l'utilisation des réserves stratégiques dans le but de frapper l'ennemi à un moment décisif complètement inutile et rend l'auto-affaiblissement nuisible.

Les transferts d'un front à l'autre, ainsi que sur tout le front, doivent, bien sûr, avoir la plus grande application.

La faiblesse de nos formations de combat, et donc la nécessité pour toutes les unités d'agir de la manière la plus précise et uniforme, et enfin l'absence d'une doctrine militaire définie, rendent tout cela nécessaire dans notre guerre d'utiliser plus souvent les ordres que les directives. Il est souvent nécessaire de préparer des ordres avec des instructions.

La particularité de notre guerre civile est que les quartiers généraux des armées sont des appareils extrêmement lourds. En plus du travail sur le terrain, ils effectuent la formation, la formation des ravitaillements, de nombreux types d'approvisionnements militaires, etc. Ces conditions rendent les quartiers généraux si lourds qu'ils ne peuvent voyager que par train. Parallèlement, pendant la période de relocalisation, le QG perd longtemps la capacité de fonctionner. Ainsi, les commandants sont très souvent contraints d'avancer avec plusieurs agents responsables qui composent leur état-major sur le terrain, vers un endroit où ils peuvent surmonter les difficultés de communication.

Nous remarquons souvent le même phénomène même dans les états-majors. Cela s'explique par le fait que notre offensive est parfois si rapide que les trains de ravitaillement ne suivent pas les troupes, et donc les commandants dotés d'un état-major léger avancent.

Dans une guerre nationale. Dans une guerre nationale, la poursuite tactique donnait de meilleurs résultats que la poursuite stratégique. Les troupes abattues et en retraite sur le champ de bataille ou derrière le champ de bataille furent contraintes de se déployer en colonnes en marche. Comme ces colonnes étaient profondes, il fallait beaucoup de temps pour les enruler. Le poursuivant, en rattrapant ces concentrations de la retraite, les dispersa en partie, en partie les fit prisonniers.

La poursuite stratégique ne pouvait pas produire de tels résultats. Le gros du corps en retraite, disposant de petites arrière-gardes détachées capables de former une ligne défensive, gagna suffisamment de temps dans cette défense pour retirer ses forces vaincues de l'attaque ennemie. Ces forces, s'étant repliées à l'arrière et se sont remises en ordre, purent à nouveau engager avec succès un combat singulier contre l'ennemi.

Pendant la guerre civile. Dans notre guerre, le sens de la poursuite a pris une forme opposée. Le retrait de la bataille pour l'ennemi en retraite et sa transition vers l'ordre de marche sont extrêmement faciles pour lui, en raison de la faible profondeur des colonnes. Par conséquent, le poursuivant a peu à gagner en une poursuite tactique sur le champ de bataille.

En revanche, une poursuite stratégique, menée avec énergie et rapidité, donne une récolte abondante. Les troupes vaincues et en retraite ne peuvent pas se couvrir et gagner du temps avec l'arrière-garde, car la défense ne peut être menée non seulement par les arrière-gardes ou les avant-gardes, mais aussi par les forces principales, comme mentionné ci-dessus. Enfin, les forces principales sont déjà petites et dispersées sur des zones si vastes qu'il est absolument impossible d'allouer les arrière-gardes nécessaires. Les forces principales elles-mêmes sont plus faibles que les arrière-gardes nécessaires ici.

Ainsi, les forces principales pendant toute la retraite subissent des attaques continues et directes de l'ennemi qui les poursuit stratégiquement. Sous ces coups, l'ennemi s'effondre rapidement. La seule chose qui peut sauver les troupes en retraite est de se détacher de l'ennemi, effectuant des transitions rapides.

Il a déjà été mentionné plus haut qu'une caractéristique des états-majors dans notre guerre est leur incapacité à se déplacer fréquemment. La poursuite stratégique, qui force ces états-majors à se déplacer d'un endroit à l'autre, détruit complètement tout travail organisationnel et constructif dans l'armée. Cette situation, liée à la défaite continue de l'armée en retraite, peut se transformer en un désastre total pour cette dernière.

Ces considérations sont confirmées par la quantité exceptionnellement faible de butin capturée lors de batailles acharnées, même contre un ennemi vaincu. En revanche, l'ennemi vaincu, constamment poursuivi par nos troupes sur une longue distance, nous laisse finalement une masse de prisonniers et une masse d'équipement militaire.

Reconnaissance militaire. Le manque de cavalerie dans nos armées complique grandement leur utilisation à des fins de reconnaissance stratégique. Dans ce cas, l'infanterie sur des charrettes vient en aide à la cavalerie. Le service de patrouille est assuré par des aides montées ou des éclaireurs, et celui des escadrons de reconnaissance est assuré par des bataillons de reconnaissance sur des charrettes. Un exemple brillant de l'organisation de cette reconnaissance stratégique se trouve dans l'expérience de la 5e Armée.

En novembre de cette année, il a été nécessaire d'obtenir des informations précises sur la formation de Dutov dans le district de Kokchetav. La cavalerie ne pouvait pas être utilisée pour cela, car elle participait à la poursuite de l'ennemi. La reconnaissance stratégique de l'infanterie sur des charrettes a fourni des informations précises et détaillées sur les forces et formations disponibles dans cette zone de l'ataman Dutov.

La plupart des informations sur l'ennemi proviennent des affrontements de combat.

La reconnaissance aérienne joue un rôle insignifiant, en raison de la faiblesse générale de notre équipement.

Statistiques. Les théâtres de guerre de notre guerre civile n'ont pour la plupart pas été explorés militairement auparavant. Les cartes sont incomplètes et obsolètes. Cela oblige nos quartiers généraux à s'engager intensivement dans la collecte de données statistiques. À cette fin, un département statistique a été créé dans la 5e armée au sein du département des opérations.

La dernière question porte sur le partisanisme. Dans notre guerre, il y a une attitude totalement erronée face à la question du partisanisme. Dans l'expérience du Front Sud, ou plutôt du Front ukrainien, nous avons vu comment le partisanisme a eu l'effet le plus corrupteur sur notre Armée rouge régulière.

Beaucoup de personnes effrayées par cela sur le front de l'Est, en Sibérie, où des grandes guerres partisanes eurent lieu, craignaient également son influence néfaste. Cependant, comme nous pouvons le constater, ce partisanisme ne désintègre pas notre armée, mais au contraire, il lui sert d'excellente source de ravitaillement et l'aide même à mener des opérations.

Qu'est-ce qui ne va pas ici ?

Il sera facile de comprendre cette question si l'on divise la guerre de guérilla en deux catégories : le partisanisme national et le partisanisme de classe.

Ces définitions expliquent immédiatement tout ce qui s'est passé. Le partisanisme ukrainien de caractère petit-bourgeois et de teinte anarchiste, même dirigé contre Dénikine, ne pouvait en aucun cas aller de pair avec notre armée de classes purement de caractère et d'esprit de classe. Un tel partisanisme, s'il n'est pas étouffé dans l'œuf, aura inévitablement un effet désastreux sur notre armée.

En Sibérie, le partisanisme est apparu parmi les paysans, dont la tasse de patience débordait, qui se sont rebellés contre les exploiteurs, qui ont organisé le pouvoir soviétique dans leur propre pays, qui ont lutté corps et âme pour se réunir avec la Russie ouvrière et paysanne. Ce mouvement était un mouvement de solidarité totale entre la paysannerie sibérienne et la classe ouvrière. Un tel partisanisme ne pouvait être utile qu'à nous, et nous ne nous sommes pas trompés en le soutenant largement.